



Chroniques



LES MAINS DANS LES POCHEES VÉRONIQUE OVALDÉ

L'ŒUVRE DE MAGDA SZABO est marquée par la sauvagerie. *Le Faon* en est la magistrale expression. Ce roman dit l'inconsolable peine du déclassement (Eszter est la fille d'aristocrates intellectuels déçus qui rêve de « cuisine parfumée au saindoux »), il dit la compromission (enfant, elle supporte les caresses de sa tante « comme une petite putain »), il dit l'amour fou et vandale, il dit surtout la redoutable immortalité de la jalousie. Parce que Eszter est, depuis toujours, consumée par la jalousie. Même maintenant qu'elle est une comédienne adulée, elle nourrit pour Angela une haine sans pareille. Elles se connaissent depuis l'enfance. Angela n'est que fragilité, beauté et innocence.



Ce qui est une protection exemplaire contre le désarroi et la peur. Tout le monde aime Angela, « on écartait jusqu'aux cailloux sur son chemin ». Elle s'occupe des orphelins en ces temps d'avènement d'un monde de brigands – le communisme hongrois des années 1950. Et surtout

elle est l'épouse de l'amant d'Eszter. *Le Faon* est un grand récit d'expiation, une confession pleine de rage et de détresse, admirable d'exigence et de lucidité : « J'ai ri du monstre que j'étais. » Ce sont les allers-retours d'une pensée de la destruction : le frottement passé-présent crée des étincelles et tout pourrait bien cramer. En lisant *Le Faon*, je pense à Magda Szabo elle-même, qui décida de ne jamais avoir d'enfant pour ne pas risquer de donner prise à l'oppresseur. Je suis impressionnée par sa radicalité. C'était peut-être le genre de femme, comme Eszter, à aimer mieux le cadavre de l'autre plutôt que son absence.

IL Y A UN TYPE UN PEU COMME ÇA dans *Or*, d'Audur Ava Olafsdottir. C'est Svanur, le voisin de Jonas, qui fait partie de ces hommes qui préféreraient penser à leur épouse plutôt que l'avoir auprès d'eux. Jonas, lui, est malheureux, sa femme l'a quitté et il vient de découvrir que sa fille chérie n'est pas sa fille. Il pense sérieusement en finir – « sur quoi est-ce qu'on tire au mois de mai sinon sur soi-même ». Mais *ör* en islandais signifie « cicatrice » – c'est un nom neutre qui dit simplement que nous avons « affronté la bête sauvage et survécu ». Et le cœur, n'est-ce pas, est



« si près de la surface ». Alors Jonas, plutôt que de se tirer tout de suite une balle dans la tête, va partir pour un pays dévasté par la guerre, armé de sa perceuse et d'un rouleau de ruban adhésif pour essayer de rafistoler un monde en miettes. Il faut savoir le plaisir qu'il y a à retrouver un livre

d'Audur Ava Olafsdottir. Ses livres sont des rivages. Habités de gens qui s'évertuent à faire de leur mieux « en tant qu'être humain ».

Quand il était enfant, Jonas voulait « consoler le monde », maintenant il le répare. Avant de partir pour ce pays de guerre et de poussière, il passe saluer son voisin qui essaie toujours de combiner dans la conversation ses deux passions : la condition des femmes dans le monde et les véhicules à moteur. Et il va voir sa mère à la maison de retraite qui semble sur une fréquence temporelle alternative. Jonas est un homme qui sait exprimer sa gratitude, qui remercie sa mère de l'avoir mis au monde et les filles d'avoir couché avec lui. Lire un livre d'Olafsdottir, c'est comme d'être assis sur un parapet de verre, cette